

ROBERTO J. PAYRO
LA MER D'EAU DOUCE

XI
LES ADIEUX

Depuis qu'il avait levé l'ancre, perdant de vue la masse de l'Alcázar de Séville, où était hébergée la Casa de Contratación, depuis qu'il avait senti sous ses pieds le doux balancement du navire, Juan Díaz de Solís parut transformé. Dans ses yeux brillait le même feu, mais atténué par une grande sérénité. Qu'il fût debout sur le pont, surveillant plus que commandant la manoeuvre, qu'il parcourût à pas lents ce même pont, qu'il visitât les mille recoins du navire, veillant à ce que tout fût en ordre, qu'il s'assît sur la dunette afin de se reposer un moment, son air de tranquille assurance inspirait du respect et de la confiance à l'équipage, qui ne l'avait jamais vu ainsi avant le départ, tant qu'il avait été en butte à des difficultés occasionnelles et suscitées par la malveillance. Le même vague sourire qui plissait ses lèvres affirmait son autorité. Il était désormais le maître, indépendant de toute influence, seigneur et maître de son bateau et de ses gens, comme il l'était des deux navires qui suivaient son étoile, pilotés par Francisco Torres et par Rodrigo Alvarez de Cartaya. Les ancres levées, la flottille en partance, plus personne ne pouvait l'arrêter et, avant de

surgir en face de Sanlúcar de Barrameda, il avait failli passer au large, afin d'éviter le moindre risque de nouveaux retards. Deux raisons d'ordres distincts l'en avaient empêché : c'est là qu'il devait faire monter à son bord, comme chapelain, un frère dominicain qui avait accompagné aux *Indes* fray Bartolomé de las Casas ; et c'est là aussi que pouvait l'attendre une lettre de don Ferdinand, à qui il avait écrit en partant, et qui daignerait peut être lui envoyer un mot d'adieu. Et, avant de s'éloigner des côtes espagnoles, il ferait encore une autre escale, dictée plus par les sentiments que déterminée par la nécessité, : doña Ana et ses deux jeunes fils l'attendaient à Lepe, afin de lui donner un baiser d'adieu.

Mais plus rien de tout cela n'inquiétait le marin, entièrement maître de ses actions depuis qu'il avait perdu le contact avec "*ces messieurs de Séville*". Plus rien ne le préoccupait, à part ses navires. Dorénavant, il allait être le capitaine imperturbable et silencieux qui garde jalousement toute son autorité en raison de la responsabilité dont on l'a chargé. Mais tout fonctionnait sans problème. Les navires étaient bien préparés et, à la place de la caravelle qui avait sombré et qui, tout compte fait, n'était que "*un tas de bois*", un vieux bateau peu véloce et à peine apte à naviguer, il en avait obtenu une autre, si pas neuve, solide et maniable. Il emmenait soixante hommes expérimentés comme membres

d'équipage sur les trois navires, emportait des provisions de bouche pour plus de deux ans, des armes en suffisance et de l'artillerie. Avec cela, un homme comme lui pourrait aller loin et accomplir beaucoup de choses ; mais, aussi bien fondée, sa satisfaction ne diminuait pas sa vigilance.

Il pouvait cependant être tranquille. Même si ses contrôleurs présumés, le répartiteur Alarcón et le chargé de factorerie Marquina (**N.d.T.** : 24 novembre 1514 + 6 août 1515 ; TORIBIO MEDINA, pp. CCXXXII- + 133- + 142-143), avaient été ses ennemis, au lieu d'être ses amis, il n'aurait pas eu à craindre d'eux la moindre atteinte à son autorité ; à peine le mouvement de la caravelle portugaise avait-elle commencé à les bercer doucement sur le Guadalquivir, les deux malheureux fonctionnaires avaient senti le monde tourner autour de leurs têtes et eu l'impression que leur corps voulait se retourner vers le bas, évacuant tout ce qui, jusqu'alors, avait été à l'intérieur ; et s'ils avaient le mal de mer en flottant sur des eaux calmes comme celles d'un lac, qu'allait-il advenir d'eux lorsqu'ils se trouveraient, bon Dieu, sur une mer agitée ? ... Solis compatissait, sans cesser pour autant de sourire, parce que le mal de mer, forme d'ivresse involontaire et facétieuse, a toujours inspiré simultanément des rires et de la pitié.

La nuit s'était écoulée sans que cessât le va-et-vient des petites embarcations entre la côte et

les navires. Dès que le jour se leva et que les premiers rayons du soleil commencèrent à dissiper la légère brume qui flottait sur le fleuve et la côte marécageuse, on put embrasser du regard tout ce que les ténèbres dissimulaient jusqu'alors.



Il y avait, à droite, une sierra aux lignes capricieuses dont surgit, comme un arbre, la tour de Lebrija au pied de laquelle s'étendent les marécages inondés par les eaux de la mer, avec leurs petites montagnes de sel d'un blanc cendré et, là-bas en face, à un peu moins d'une lieue, se dressant sur le terrain plat avec des sablières et quelques fissures, les maisons grises et blanches de Sanlúcar, entourées de jardins verdoyants. La partie haute, la plus ancienne, était dominée par un château sombre (**N.d.T.** : de Santiago), quadrangulaire, du siècle précédent, avec une double enceinte, une barbacane, de lourds donjons aux coins et des tours rondes sur chaque pan de muraille, et par l'église de Nuestra Señora de la O, cent ans plus ancienne. Dans la partie basse et plate apparaissaient le couvent de San Francisco et, un peu plus proche de la plage, celui

de Santo Domingo, que, probablement, à cette heure, fray Buenaventura, chapelain de la flottille s'apprêtait à quitter.

Sur la plage fourmillaient déjà les vagabonds, infatigables pour tout sauf le travail, en quête de distraction ou de profit, voire des deux à la fois, et il s'y ajoutait, peu à peu, quelques individus plus présentables mais qui pouvaient fort bien donner le change car ils différaient des aventuriers de bas étage, dépeints par un grand écrivain presque contemporain (**N.d.T.** : Miguel de Cervantes), avec leurs longues moustaches, leurs chapeaux aux grands bords, leur col à la wallonne *, leurs rapières trop longues pendant de la ceinture ... De cette foule se détacha enfin un frère, de petite stature, pâle et au visage maigre, vêtu de la tunique blanche et de la capuce noire de l'ordre de Saint-Dominique, les joues rasées et le haut du crâne tonsuré, avec une étroite couronne de cheveux. Solís le vit arriver depuis le pont de son navire et lui envoya Rodrigo avec le canot. Quelques minutes plus tard, on embarquait le frère, accueilli respectueusement et affectueusement à bord par le capitaine, qui s'était avancé pour le recevoir.

- *On n'attendait plus que vous, fray Buenaventura, car nous n'avons plus rien à faire ici.*
- *J'ai pourtant fait diligence – dit le frère, en souriant d'une façon particulière : il souriait*

avec les yeux alors que le reste de son visage restait impassible.

- *Ce n'était pas un reproche car votre arrivée me réjouit beaucoup – répliqua Solís –. Je l'ai seulement dit parce que j'espérais trouver ici...*
- *Ce que vous trouverez à Lepe – l'interrompit fray Buenaventura –. Le père prieur en a reçu des nouvelles hier ; vous savez qu'il a des yeux et des oreilles à la Cour. Vous m'êtes redevable de bonnes nouvelles, capitaine.*
- *Mille mercis. Installez-vous à l'aise, mon père ; Rodrigo vous guidera. Entretemps, je vais me préparer à appareiller, parce que la marée monte et il faut en profiter pour franchir la barre. Avez-vous apporté beaucoup de bagages ?*

Le petit frère, qui était loquace, s'empressa de dire :

- *Ce que je porte sur moi et, comme linge de rechange, une tunique en coton et deux paires de sandales, les affaires d'apothicaire que vous m'avez dites, puisque je dois faire office de médecin et, bien sûr, le nécessaire pour célébrer la messe, qui a coûté pas moins de vingt-cinq mille maravédis. Notre saint père le Pape nous interdit malheureusement de dire la messe à bord, parce que nous pourrions renverser le sang divin du Sauveur mais il ne manquera pas de terres où nous débarquerons et où l'on pourra célébrer le*

saint sacrifice, pour la consolation des chrétiens et l'enseignement d'infidèles.

- *Il en sera ainsi, mon père, comme vous dites –* répondit le marin et, tournant les yeux vers un petit ermitage qui, sur la côte, dominait le mouillage, il ajouta –: *J'espère que Nuestra Señora de Bonanza nous préservera en nous permettant de franchir la barre sans difficultés.*
- *Elle nous protégera –* dit le frère.

Le capitaine monta sur le pont ; on adressa les signaux d'usage aux deux autres navires, on leva les ancres et la flottille, au gré du courant, se dirigea lentement vers la dangereuse *barre*, banc de rochers par l'une des brèches duquel le Guadalquivir se jette à marée basse dans la mer, et par laquelle, à marée haute, l'océan arrête et repousse le fleuve. La passe franchie sans encombre, la flottille navigua avec un vent favorable vers sa dernière escale sur la terre d'Europe.

Le soleil déclinait déjà lorsqu'on jeta l'ancre dans l'embouchure du río Piedras. Les curieux, informés de la proximité des navires, ne manquaient certes pas sur la plage. Là se trouvaient également les notables de la ville, accompagnant doña Ana de Torres et ses deux petits garçons, Diego et Luisillo. Solís, en les apercevant depuis le pont, ressentit un léger malaise, tandis que sa vue se voilait un instant. Phénomène étrange, attendrissement inhabituel

qu'il attribua à la fatigue consécutive à une lutte aussi farouche aussi énervante ...

Beaucoup de marins et quelques officiers avaient, comme Solís et Francisco de Torres, leur famille à Lepe, et ils espéraient que le capitaine les autoriserait à débarquer et à lui dire au revoir. Ils obtinrent cette permission sans la demander mais le premier à mettre pied à terre fut Solís, qui enlaça dans une seule étreinte son épouse et ses fils, abandonnant toute réserve et ne se préoccupant pas des curieux qui l'entouraient.

- *Des nouvelles vous attendent à la maison. Je prie Dieu qu'elles soient bonnes – lui dit doña Ana. – Je n'ai pas voulu apporter un courrier arrivé ce matin, considérant que vous préféreriez le lire en étant seul.*
- *C'est le cas – répondit le marin –. Surtout si les nouvelles avaient été mauvaises, mais elles ne le sont pas, d'après ce que je sais.*

Francisco de Torres les avait rejoints et ils prirent ensemble le chemin de la ville, suivis par leurs amis et voisins. Une heure plus tard, ils se retrouvaient dans l'intimité, confortablement installés dans la vaste cuisine qui, à l'époque, faisait également office de salon et où l'on cuisinait rarement, utilisant pour ce faire la cuisine des domestiques. Solís ouvrit le pli, qui était de don Ferdinand, mais, tout en ne s'attendant à rien de désagréable, il ne put réprimer une exclamation de joie : le Roi se montrait fort satisfait que Solís ait

fait diligence et, à titre de récompense, il le dispensait du remboursement des deniers que la Casa de Contratación de Séville lui avait avancés pour son ravitaillement. (N.d.T. : 2 octobre 1515 ; TORIBIO MEDINA, p. 169)

- *Que penses-tu de cela, Paco ?* – demanda-t-il, réjoui, après avoir informé Torres. – *Je voudrais voir la tête que tirent ceux de Séville !* – et ce fut la dernière allusion à ses ennemis que fit alors le pilote.
- *Et celle que doit tirer Vasconcelos !* – s'exclama Torres –. *Cela lui agacera davantage les dents que manger un coing acide.*

Solís, qui avait continué à lire, ajouta avec allégresse :

- *Il y a encore mieux !*
- *De quoi s'agit-il, dis ?* – demanda son épouse qui, dans l'intimité, oubliait le vouvoiement.

Son Altesse disait que doña Ana de Torres, épouse de Solís, les fils de ce dernier, sa maison et mêmes ses frères seraient favorisés par ordre royal, tant que durerait l'absence du pilote principal et que pendant la même période, obéissant à sa royale volonté, dans tous les monastères de Séville, on prierait le très-Haut pour le succès de l'expédition et pour la santé et la félicité de celui qui la dirigeait.

- *Et les mauvaises langues diront encore que don Ferdinand est parcimonieux !* – s'exclama

Torres.

- *Je ne dis pas qu'il ne le soit pas – répliqua Solís, de très bonne humeur –. Il doit l'être, il l'est avec celui qui ne mérite pas autre chose ; il doit l'être, il l'est en ce qui concerne sa propre personne, parce que lui importent surtout les choses qui ne mettent pas à mal les finances du trésor royal ...*
- *Tant qu'il ne s'agit pas de la **nouvelle** Reine (N.d.T. : Germaine de Foix l'est tout de même depuis quelque 10 ans, depuis le 19 octobre 1505 !) ... – murmura doña Ana – Pour elle, il n'y a pas de restrictions ...*
- *N'en dis pas plus, femme ! Quand l'amour tente un vieil homme (N.d.T. : le roi a 35 ans de plus que sa deuxième épouse), il délie les cordons de la bourse et se dépouille ... Mais on n'a pas à se mêler des affaires des grands de ce monde ... Ce qui importe, c'est l'intérêt que prend et témoigne à notre voyage Son Altesse, la seule personne, peut-être à cette heure, qui comprenne ou devine, pour le présent et l'avenir, la grandeur de ce que nous tentons de faire. Il ne nous récompenserait pas d'avance si ce n'était pas le cas ...*
- *Tu as raison – répondit doña Ana –. Grâce au Roi, nous ne manquons de rien, et cela sera également le cas durant ton absence, s'il plaît à Dieu ... (N.d.T. : TORIBIO MEDINA, e. o. pp. 119-120 + 126-128)*

- *Cesse les apitoiements, qui ressemblent à des augures, femme ! – s'exclama Solís –. Prie mais en remerciant avec foi et espoir ... Avant un an, nous serons de retour et – Dieu le veuille ! – après avoir accompli un exploit qui sera célébré ...*
- *Que le Ciel le permette ! – s'exclama doña Ana en soupirant, avec l'angoisse de la femme aimante qui craint toujours le pire.*
- *Allons ! Nous avons déjà effectué des voyages plus difficiles et plus dangereux, ma soeur – dit Torres.*
- *Et nous voici, élégants et en bonne santé – termina Solís en riant –. Trêve de peine. Sers-nous à boire car nous devons fêter le départ en pensant au retour.*
- *Oui, buvons – déclara Francisco de Torres, en faisant un signe d'assentiment.*

Doña Ana servit le meilleur vin qu'elle avait dans la maison et les deux beaux-frères burent pendant que Solís expliquait ses projets de départ.

- *Demain, dès le lever du soleil, on dira à Santo Domingo une messe solennelle pour demander à Dieu des vents favorables et la meilleure fortune possible. J'ai choisi l'église de Santo Domingo parce que notre chapelain, fray Buenaventura, appartient à cet ordre et qu'il appréciera ce choix, la préférence que j'ai accordée, tout particulièrement par rapport aux*

franciscains ... même si Dieu se trouve partout, comme il dit ... Ainsi, nous partirons saintement, doña Ana, et tu attendras patiemment l'heure où nous serons à nouveau réunis ... peut-être pour ne plus jamais nous séparer, car je veux te voir comme épouse du gouverneur des terres que nous allons découvrir ... (N.d.T.: « Adelantado », TORIBIO MEDINA, pages CLXXXI + 64)

- *Hein, moi, épouse de gouverneur ! Je suis peu ambitieuse, ô mon mari, et je préférerais mille fois ... Mais, on le sait, toi tu ne te contentes pas de peu de choses. Tu étais pilote principal, tu pouvais vivre heureux dans ta petite maison, avec ton commandement, et honoré ; tu as deux fils, qui sont comme deux petits anges, des revenus au-dessus de la moyenne; tu m'as moi, qui me mets en quatre pour te servir ... Eh bien : non, seigneur, rien de cela n'était suffisant, rien ne te satisfait et tu as besoin de plus et, pour ce plus, inutile, tu mets en péril ta vie et, avec elle, mon bonheur et mon repos ...*

- *Chacun naît avec son étoile et je suis né pour réaliser de grandes choses – dit Solís –. Je n'ai encore rien fait si on le compare à ce que j'entreprends aujourd'hui ... C'est écrit là-haut. Ce n'est pas de l'ambition : c'est mon destin.*

Doña Ana se tut, s'essuyant discrètement les yeux, et la conversation aborda d'autres sujets ...

... Peu avant l'aube, les gens de la ville s'entassaient dans la vieille église de Santo Domingo, dont le grand autel resplendissait de lumière, se détachant dans la nef encore plongée dans les ténèbres. Etaient déjà présents : Solís, ses officiers, l'équipage des trois caravelles, de nombreux notables ; et les fidèles continuaient à arriver au point que toute la population se trouvait dans l'église lorsque commença l'office divin. Doña Ana était au premier rang entre son époux et son frère ; de part et d'autre, il y avait, en compagnie de l'*alcalde* de la ville et des autres autorités, le répartiteur Pedro de Alarcón et le chargé de factorerie Francisco Marquina, en bonne santé depuis qu'ils avaient remis le pied sur la terre ferme ; derrière eux se trouvaient : les pilotes, le quartier-maître Diego García de Moguer, l'enseigne Melchor Ramírez (**N.d.T.** : TORIBIO MEDINA, p. CCXCI), le cambusier Martín García et, répartis dans des groupes correspondant à leurs affinités – mais tous recueillis –, Rodrigo au visage ingrat ; Paquillo fier de son costume de marin – même s'il pouvait en contenir deux comme lui – ; Montes, le Portugais, enrôlé comme gabier et futur interprète ; et d'autres dont l'Histoire n'a conservé que le nom : Jorge Gómez y Arbolancha (**N.d.T.** : TORIBIO MEDINA, p. CCXCII), Alejo Ledesma, Diego de Córdoba, deux camarades inséparables – mais qui se chamaillaient toujours,

appelés Pedro Núñez et Santiago Corzuelo –, en l'occurrence la quasi totalité des soixante membres de l'expédition, à l'exception des rares marins qui avaient dû rester de garde à bord des navires ... La population, matinale et croyante, entourait les familles des marins originaires des environs immédiats ou de la ville même, comme le pilote Juan de Lisboa, de Lepe, et le pilote Rodrigo Alvarez, de Cartaya.

Fray Buenaventura célébra l'office et, la messe terminée, donna la bénédiction aux fidèles agenouillés, qui inclinèrent leur front presque jusqu'à toucher le sol.

Ils sortirent tous en procession du temple, se dirigeant vers le débarcadère, qui était situé à un peu plus d'une lieue de là et, même s'il y eut plus d'une femme qui pleura et plus d'un trouble-fête qui fit de sinistres prédictions, cela ressembla plus à un gai cortège qu'à de douloureux adieux. Le soleil avait fait son apparition et inondait les collines et coteaux, couverts de figuiers, d'orangers, d'amandiers et de vignes dont l'automne devrait déjà les feuilles.

Rodrigo Rodríguez, Montes et Paquillo qui, absorbés par une conversation animée, avaient pris de l'avance sur le cortège, s'arrêtèrent pour l'attendre à proximité de la côte. Une vieille gitane, accroupie à deux pas d'eux, les observait à la dérobée et regardait avancer la procession.

Ses pupilles brillaient comme des morceaux

de jais et ses lèvres minces et décolorées maugréaient dans sa langue barbare. Ils ne firent pas attention à elle jusqu'à ce que la vieille bougonne à plus haute voix, au moment où passaient Solís, en compagnie de Torres et de doña Ana :

- *Ojola na limbidia ...*
- *Que dit cette sorcière ?* – demanda Rodrigo.

La gitane lui lança un regard meurtrier et continua à maugréer ou à bougonner.

- *Elle dit "celui-ci ne reviendra pas"* – expliqua Paquillo qui, à Cadix, avait un peu appris le jargon de la gitane, grâce à ses relations haut placées.
- *Et pour qui dis-tu cela, dégingandée ?* – s'informa Rodríguez, à la fois alarmé et curieux – *Pour celui à la barbe ou pour celui qui chemine à ses côtés ?*

La vieille ne cessa pas de marmotter et ne daigna pas davantage lui répondre cette fois-ci mais, alors que passaient à sa hauteur Martín García (**N.d.T.** : TORIBIO MEDINA, p. CCIXII) et Rodrigo Alvarez, elle répéta ses paroles sibyllines :

- *Ojola na limbidia.*
- *Elle a à nouveau dit " celui-ci ne reviendra pas"* – expliqua Paquillo.
- *Et toi non plus* – souffla la gitane, en regardant Paquillo dans les yeux, tout en se mettant difficilement debout.

- *Il ne reviendra pas ... mais qui ? Ils sont quatre : le capitaine général et son beau-frère, le pilote et le cambusier ... Lequel d'entre eux ne reviendra pas, dis-tu ?*

La vieille femme s'éloignait déjà, en traînant la jambe, comme pliée en deux, et disant d'une voix de crécelle :

- *¡ Perele yaque dor charo y a cangue marele !*
- *La sournoise demande qu'un éclair nous foudroie et elle m'a dit que je ne reviendrai pas – s'exclama Paquillo, mort de rire.*
- *Malédiction de vieille folle. Cela entre par une oreille et cela ressort par l'autre – dit Montes philosophiquement –. Laissons-la à ses divagations, d'autres se chargeront d'elle.*
- *Eh bien, avançons – proposa Rodrigo –. Mais, à vrai dire – poursuivit ce dernier, alors que les autres approchaient –, je donnerais cher pour savoir qui indiquait la maudite sorcière ... Ces engeances s'y entendent, par artifice du diable, en choses malignes, à défaut de pouvoir s'y entendre en choses bienveillantes, parce que Dieu ne leur en donne pas la permission.*
- *Bah ! – s'exclama Paquillo avec toute la joyeuse confiance de son jeune âge –. Ne pas revenir ne veut pas dire mourir ...*
- *Tes paroles sont d'or – dit Montes –. Et d'autant plus si l'on songe que là où nous allons nous pouvons nous retrouver tellement*

riches.

- *Nombreux sont ceux qui ne sont pas revenus et ne reviendront pas de la Española (N.d.T. : ancien nom de Saint Domingue), de Cuba et d'autres îles où ils sont de grands seigneurs ou pas beaucoup moins ... Ce serait un moindre mal, et même plutôt bien, si ce devait être notre cas – dit Rodrigo Rodríguez en faisant un signe d'assentiment.*

Le cortège avait atteint la *marina* et l'animation alla croissant mais ce n'était plus aussi gai qu'avant ; on prenait congé et il y eut des embrassades, des exclamations, des larmes, des bénédictions, de la tendresse, avec tous les chaleureux débordements des épanchements andalous.

- *Je n'ai rien à rajouter, ma chérie – s'exclama Solís – Que Dieu te garde et préserve les enfants ... Tu me verras revenir et il te semblera que le voyage n'aura duré que le temps d'un éclair ... Allons, pas de larmes et viens dans bras ...*

Doña Ana l'étreignit frénétiquement contre sa poitrine et les sanglots lui coupèrent la parole. Elle trouva seulement la force de pousser leurs fils contre Solís et tous quatre formèrent pendant un instant un groupe très serré.

La brise était fraîche et projeta quelques grains de sable dans les yeux du marin qui, tout en les frottant, entra d'un bond dans le canot.



On remonta les ancres en un instant * et les navires commencèrent à s'écarter du mouillage, glissant à peine à la surface de l'eau ... Un souffle plus fort accéléra leur marche. Les caravelles virèrent l'une derrière l'autre et, avant que quelqu'un eût quitté la *marina*, elles avaient déjà gagné la mer, direction sud-ouest, suivies par les yeux et les pensées de tous ceux qui restaient sur la côte.

Notes du traducteur (N.d.T.).

TORIBIO MEDINA, José ; **Juan Díaz de Solís. Estudio histórico** ; Santiago de Chile, impreso en casa del autor ; 1897, CCCLII + 252 p. (segundo libro : documentos y bibliografía)

<http://booksnow1.scholarsportal.info/ebooks/oca9/32/juandazdesol00medi/juandazdesol00medi.pdf>

Vue de Sanlúcar en 1567, dessinée par Antonio de las Viñas

<http://www.antonio.ipastora.com/Linea%20de%20Tiempo/1567/Sanlucar-panoramica-1567.jpg>

Col à la wallonne * :

http://lua-media.tienda-online.com/cuello-a-la-valona-con-randas_p64799.htm



Cuello a la valona con randas

Rappelons que **Bob De Moor** (1925-1992) était un dessinateur de la mer et, notamment, de caravelles dans « **Cori, le moussaillon** », série de 5 BD se déroulant au 16^{ème} siècle. Afin de lui rendre hommage, nous ne pouvons omettre son talent, extrayant du tome 2 de « *L'invincible Armada* » (« *Le dragon des mers* », page 6) les vignettes extraites (copyright **BD Must**, 2013), illustrent, entre autres, la manœuvre du cabestan *.

Intégrale « **Cori, le moussaillon** »
www.bdmust.be